



**Maxime Bonin**

# **Approches contemporaines au problème du paradoxe du menteur**

## **Résumé :**

Le but de cet article est d'exposer comment différents philosophes et logiciens du XX<sup>e</sup> siècle ont répondu au paradoxe du menteur. Chacun de ces penseurs a traité le problème à l'étalon de ses présupposés théoriques. La formulation formelle d'Alfred Tarski renvoie la définition de la vérité à un ordre de langage supérieur. Tyler Burge et A.P. Martinich propose l'élimination du paradoxe par l'application de la théorie pragmatique. Graham Priest opère une remise en question de la logique classique et propose l'élaboration d'une logique paraconsistante tenant compte de l'inéluçabilité des paradoxes en philosophie.

## **1. Introduction**

La pertinence de l'étude de paradoxe en philosophie peut difficilement être remise en question de toute bonne foi. Surtout quand une des principales tâches de la philosophie, produire une connaissance valide et universelle, lui fut retirée au profit des sciences modernes, le philosophe doit se faire un devoir d'aiguiser le principal atout de son attirail : la puissance critique. C'est grâce à sa faculté critique que le philosophe avance fermement dans les domaines variés de la connaissance : de l'éthique à la logique, de l'épistémologie à la politique.

De plus, l'étude du paradoxe d'un point de vue logique permet d'aiguiser l'esprit tout en mettant nos capacités logiques à l'épreuve. À ce sujet, Bertrand Russell écrivait dans son célèbre article *On Denoting* :

A logical theory may be tested by its capacity for dealing with puzzles, and it is a wholesome plan, in thinking about logic, to stock the mind with as many puzzles as possible, since these serve much the same purpose as is served by experiments in physical science.

(Russell, 1905, p.35)

Historiquement, on retrouve le paradoxe pour la première fois dans la *Bible* (*Épître à Tite*, chap.1, verset 12). Il s'agit d'un prophète Crétois disant : « Crétois, perpétuels menteurs, bêtes méchantes, panses fainéantes. » Cette formulation

ne permet pas d'appréhender à première vue l'aspect paradoxal de l'énoncé. La version la plus discutée est celle d'Épiménide, un Crétois aussi, qui dit : « Tous les Crétois sont des menteurs ». Le paradoxe est causé par le fait que Épiménide est Crétois. Ainsi donc, si son assertion est vraie il ment et si il ment son assertion est vraie.

Une autre formulation du paradoxe est celle de Eubulide de Mégare. Il formulait le paradoxe ainsi : « Un homme dit qu'il est entrain de mentir. » suivit de la question : « Est-ce que cet homme dit la vérité ou bien ment-il ? ». Évidemment, cette formulation du maître de l'École de Mégare a le mérite de souligner explicitement le caractère problématique de l'assertion.

Toutefois, il importe de se méfier de la formulation à la première personne : « Je mens toujours ». L'analyse montre l'innocuité de cette assertion : Si « je mens toujours » est vrai il s'ensuit qu'en assertant « je mens toujours » je mente. Donc, je dis au moins une fois la vérité puisqu'en disant « Je mens toujours » je dis vrai. En effet, la négation de « je mens toujours » est « Je dis la vérité quelquefois » et non pas « Je dis toujours la vérité. » Tout comme ça ne prend qu'un seul cygne noir pour rendre la phrase « Tous les cygnes sont blancs » fausse.

Cet exemple d'une formulation fallacieuse du paradoxe du menteur illustre bien l'importance de bien le formuler. Cela peut certainement apparaître trivial mais ce ne l'est pas. En fait, tous les philosophes et les logiciens qui se sont attaqués au paradoxe du menteur ont retravaillé sa formulation. Premièrement, il y a l'obligation de formuler un énoncé paradoxal. C'est-à-dire un énoncé dont les implications entre en contradiction entre elles. Dans le cas qui nous intéresse, la contradiction a toujours la forme suivante : si c'est vrai c'est faux et si c'est faux c'est vrai. Deuxièmement, la théorie proposée pour exposer le paradoxe motive et justifie la façon de formuler le paradoxe. Par exemple, Tarski formule le paradoxe dans une forme hautement compatible avec le schéma des phrases-T : (A) (A) est faux. Cette formulation est aussi appelé le *Strengthened liar*. Sa simplicité et sa transparence (on ne parle pas de mensonge, on n'ajoute pas un sujet assertant quelque chose, on n'ajoute pas d'élément contextuel ni temporel) se prête bien à la pure analyse logique. Au contraire, dans sa lecture pragmatique, Tyler Burge ajoute volontairement des éléments contextuels dans sa formulation du paradoxe du menteur : « we relativize the semantical predicate to the context so as to generalize over all possible uses of the relevant indexical expressions » (Burge, 1979, p.87.). Aussi, la reformulation du paradoxe du menteur en énoncé pragmatique par A.P. Martinich (1983) met en évidence l'erreur classique des philosophes de le considérer comme un paradoxe sémantique. Finalement, dans *Logic of Paradox*, Graham Priest (1979) n'énonce pas explicitement le paradoxe du menteur bien qu'il soit son sujet principal. Pourquoi choisit-il de ne proposer aucune formulation contraignante ? Cela peut paraître déconcertant, mais, d'après nous, ce choix se justifie par le fait que la logique paraconsistante qu'il élabore ne peut exprimer la contradiction.

## 2. La solution hiérarchique de Tarski

L'essai *The concept of truth in formalized languages* (Tarski, 1933) est considéré comme une étape importante (*milestone*) dans le développement de l'étude de la vérité au XX<sup>e</sup> siècle. Par sa forme et son traitement, il se distingue des théories antérieures et élimine même plusieurs disputes séculaires au sujet de la vérité ; en particulier le fameux paradoxe du menteur. Cette innovation dans le traitement des problèmes classiques de la philosophie est en grande partie tributaire à la formulation du problème de façon formelle. Ce traitement quasi-mathématique permet une description précise et rigoureuse du paradoxe du menteur. En fait, grâce à cette méthode formelle, Tarski a exposé sa source. Le paradoxe du menteur est causé par l'attribution d'un prédicat de vérité à un énoncé. Or, la conception tarskienne de la vérité interdit la prédication de la vérité dans un même langage. La solution au paradoxe du menteur se résume à établir une hiérarchie de langages où les langages inférieurs reçoivent, entre autre, leur valeur de vérité de langages supérieurs plus puissants et plus riches.

### 2.1. La formulation tarskienne du paradoxe

c = nom de la phrase exprimée sur cette ligne

(1) c = « c n'est pas vrai »

(2) « c n'est pas vrai » est vrai si et seulement si c n'est pas vrai.

De (1) et (2) on infère la contradiction (3)

(3) c est vrai si et seulement si c n'est pas vrai.

### 2.2. Commentaire

La forme de l'argument présenté de façon classique par le couple prémisses/conclusion facilite l'accès au problème. Nous voyons clairement la nature du paradoxe où de prémisses qui nous apparaissent vraies découlent une conclusion fausse et contradictoire.

La prémisse (1) est habituellement un énoncé empiriquement vérifiable. Cependant, dans le cas du paradoxe du menteur cela pourrait être mis en doute. La prémisse (2) est l'explicitation de la condition de vérité de l'énoncé selon le schéma-T. On peut aussi interpréter (2) comme une équivalence. La théorie de Tarski formalise ce schéma de la façon suivante :

(E) x est vrai si et seulement si  $p$

où «  $p$  » représente la phrase et « x » le nom de cette phrase. Par exemple, x est le nom de la phrase « La neige est blanche » et  $p$  représente le fait que la neige est blanche. Donc, « la neige est blanche » est vrai si et seulement si la neige est

blanche. Toutefois, l'exemple de la neige blanche laisse croire que Tarski propose une sémantique « réaliste » où l'on peut référer directement à un état de chose dans le monde. Cela demeure problématique car en fait « p » est la correspondance de « x » dans le métalangage. « P » assure la vérité de « x ». Cet exemple évoquant une réalité mondaine devrait être pris pour ce qu'il est : une analogie pour mieux comprendre la dynamique de la hiérarchie des niveaux de langage.

### **2.3. Langage sémantiquement clos**

Le diagnostic de Tarski est que tous les langages naturels sont sémantiquement clos. Un langage naturel est un langage qui possède ses propres prédicats sémantiques et qui peut décrire sa propre syntaxe. Ce genre de langage, joint à une logique classique, génère des paradoxes. La conclusion de Tarski est que les langages sémantiquement clos sont inconsistants. C'est-à-dire qu'ils ne peuvent attribuer de façon consistante des valeurs de vérité (vrai ou faux) à ses phrases. Or, c'est là où le bat blesse, les langages naturels sont universels. Cela signifie que tout ce qu'un locuteur dit dans n'importe quel langage, il peut l'énoncer dans son langage naturel. Finalement, toutes les langues humaines (français, anglais, allemand, etc) sont des langages sémantiquement clos. Il n'y a donc pas de solution, selon Tarski, pour ces langages qui sont inconsistants par définition.

### **2.4. Langage sémantiquement ouvert**

Pour Tarski, l'impossibilité logique de résoudre le paradoxe du menteur dans un langage naturel n'est pas une défaite. En effet, ce qui intéresse Tarski est de prouver que l'on peut utiliser de façon consistante la notion de vérité dans les langages formalisés de la métalogue et de la métamathématique. Ces systèmes formels sont caractérisés comme des langages sémantiquement ouverts. Et, évidemment, la solution au paradoxe du menteur est restreinte aux langages sémantiquement ouverts. Le caractère principal de ces langages est leur ordonnance de façon hiérarchique.

Ainsi, pour définir la vérité d'un langage ouvert L, que l'on nomme aussi langage-objet, nous nous élevons au niveau ML (méta-L) qui a les ressources pour référer à toutes les expressions de L. Nous définissons donc la vérité pour L dans ML (et la vérité pour ML dans MML jusqu'à une régression à l'infini). La méthode pour définir la vérité dans les langages formalisés ouverts L est donnée dans le métalangage de L. On introduit un prédicat T dans ML qui est défini comme le prédicat de vérité pour L. Ce prédicat est satisfait par toutes et seulement par les phrases vraies de L. De plus, Tarski pose deux conditions :

1-Le tout doit être formellement correct pour éviter le paradoxe.

2-Le tout doit être matériellement adéquat pour transmettre l'idée que la vérité est une correspondance avec la réalité.

Cette dernière condition caractérise bien la conception tarskienne de la vérité : la vérité est une correspondance (avec la réalité). Il n'en demeure pas moins que, suivant Tarski, la vérité est une propriété des phrases plutôt qu'une relation entre les phrases et les objets. Donc, comme nous l'avons vu plus tôt, il faut comprendre : « La neige est blanche » si et seulement si la neige est blanche comme un rapport entre phrases de différents niveaux hiérarchiques et non pas comme une référence *de re* aux objets du monde.

## 2.5. La solution

La solution au paradoxe du menteur est de considérer (1) comme invalide parce qu'il prédique la vérité à propos de lui-même.

(i)  $c = \ll c \text{ n'est pas vrai} \gg$

Pour :

(ii) « c » n'est pas vrai.

Où la mise entre parenthèse signifie la phrase du langage-objet et le | n'est pas vrai | est la prédication de vérité assurée par le métalangage.

## 3. La solution pragmatique

La solution pragmatique se détourne du traitement sémantique traditionnel. En effet, on se désintéresse de la valeur de vérité de l'énoncé paradoxal pour mettre l'emphase sur l'acte langagier d'assertion du paradoxe. Le traitement pragmatique favorisera une formulation plus détaillée des énoncés paradoxaux ; on notera tout particulièrement l'intégration de la notion de contexte. Bien souvent, la paradoxalité d'une situation est générée par le contexte et non pas par le contenu propositionnel. Même s'il découle bel et bien du contenu propositionnel, on lui opposera une fin de non-recevoir arguant que l'assertion n'est pas faite de bonne foi. En substance, la solution pragmatique au paradoxe du menteur est largement influencée par la théorie des actes de langages de John L. Austin et John Searle. Elle prend donc pour objet le langage quotidien (sémantiquement clos) sans recourir à une hiérarchie de langage. De plus, la conclusion tirée par la pragmatique est que les énoncés paradoxaux ne remplissent pas les conditions d'assertabilité définies par la théorie des actes de langage. Donc, ils se révèlent être, à la limite, des puzzles intéressants pour les philosophes.

### 3.1. Tyler Burge et *Semantical Paradox* (1979)

La solution de Burge se situe à la suite de celle de Tarski tout en restant critique face à lui. Il critique son diagnostic selon lequel le langage naturel serait infesté par la contradiction. Il se dit aussi insatisfait du recours à un langage formel artificiel et aseptisé. En fait, il affirme que la solution de Tarski n'apporte rien d'intéressant à ceux qui s'intéressent au langage naturel. Il juge que Tarski s'est

trompé en soutenant que le langage naturel est le siège de contradictions. Cette erreur est due au fait qu'il assimile le langage naturel à un système sémantique. Selon cette assimilation, une partie d'un langage serait un ensemble de postulats tenus pour vrai en vertu de leur signification ou constitutifs du langage lui-même. Tarski identifiait certains de ces postulats comme responsables de l'inconsistance de ce type de langage. Burge refuse de considérer un langage comme responsable de ses postulats. Il souligne vivement que ces postulats ainsi que les assertions faites dans le langage naturel sont performés par des gens et que ce sont ces gens qui sont responsables de tout énoncé paradoxal.

Aussi, Burge déplore que le concept tarskien de vérité ne tienne pas compte des intuitions que nous avons à propos de cette notion. Il déplore que les solutions adressées au paradoxe du menteur soient construites davantage grâce à des prouesses techniques et ingénieuses que comme des preuves intuitivement satisfaisantes. Un bon traitement du paradoxe du menteur devrait combler cette lacune.

Nous pouvons mesurer l'apport de Burge à cette question par l'intégration de trois principes dans le traitement des paradoxes sémantiques. Le premier suit du constat que le langage naturel n'est pas lui-même responsable de la possibilité de construire des paradoxes. Souvenons-nous que la version forte du diagnostic de Tarski sur le langage naturel était qu'il *générât* des paradoxes. Or, l'approche pragmatique mise sur le conditionnement de tout acte de langage par un contexte. Le contexte général qui sous-tend le paradoxe du menteur est vraisemblablement celui d'une énonciation, d'une assertion. Ainsi, si nous nous permettons de parler en terme juridique, le répondant du paradoxe est bel et bien celui qui émet une phrase paradoxale et non pas le langage lui permettant l'énonciation de la phrase paradoxale. Par extension, la solution impliquant de reléguer de langage naturel aux oubliettes au profit de langages formels aseptisés ne règle rien. Rien ne nous empêche d'imaginer un mauvais génie s'ingéniant à construire des paradoxes dans un langage formel ... En fait, ce que nous tentons d'exprimer est le principe qui engage le sujet assertant envers la validité de son assertion. On doit être tenu responsable de nos assertions.

En somme, il est difficile de se satisfaire du développement de son article de 1979 comme solution au paradoxe du menteur ou même comme une réfutation de la solution hiérarchique de Tarski. Toutefois, l'idée de contextualiser l'énonciation du paradoxe répond à l'exigence d'une solution intuitivement satisfaisante contrairement au formalisme de la solution tarskienne. De plus, l'article de Burge propose l'idée d'un traitement pragmatique au paradoxe du menteur. Cette idée sera notamment reprise par Aloysius P. Martinich dans le court article *A pragmatic solution to the liar paradox* (1983).

### 3.2. La solution pragmatique de A.P. Martinich

Martinich soutient que tous les auteurs qui se sont penchés sur le paradoxe du menteur croient à tort que la vérité est une notion sémantique et que l'incohérence de notre notion de vérité soit à la source du paradoxe. Ces deux croyances nous empêcheraient de solutionner le paradoxe du menteur ayant la forme suivante :

(A) Cet énoncé est faux

L'hypothèse proposée par Martinich est que ce genre d'énoncé n'est pas un paradoxe sémantique mais bien un paradoxe pragmatique. Par le fait même, la résolution effective du paradoxe se fera sur le terrain de la pragmatique. Tout d'abord, il souligne que, suivant Russell, la vérité est une propriété d'énoncé (*statement*) et non pas de phrase (*sentence*). Il constate qu'un énoncé est, par nature, quelque chose qu'un sujet émet. Il s'agit donc d'un acte. Finalement, il soutient que le paradoxe n'entretient aucune relation de nécessité avec le concept de vérité et qu'il est plutôt construit comme d'autres paradoxes pragmatiques.

En s'appuyant sur la théorie des actes de langage de John Searle, Martinich explique pourquoi l'énoncé (A) n'est pas, en fin de compte, un énoncé. Les conditions essentielles de l'expression d'un acte définissent le but de cet acte. (A) n'est pas un énoncé parce qu'il ne respecte pas les conditions essentielles requises pour constituer un énoncé. Rappelons que si (A) est prononcé pour faire un énoncé nous arrivons à ce paradoxe bien connu où si on dit vrai on dit faux et si on dit faux on dit vrai. Dans le cas qui nous intéresse, émettre un énoncé, une condition essentielle pour cet acte de langage est que celui qui le pose ait pour but que son audience prenne son énoncé au sérieux, c'est-à-dire comme représentant les choses telles qu'elles sont. Or, si l'émetteur comprend bien (A), il ne peut pas avoir cette intention.

Afin d'étayer son hypothèse selon laquelle le paradoxe du menteur est un paradoxe pragmatique et non pas un paradoxe sémantique. Il donne des exemples d'autres catégories d'acte de langage qui bien que n'impliquant pas la notion de vérité, partage la même structure que celle du menteur. Les actes de promesse et d'ordre n'impliquent pas la notion de vérité tout en ayant la possibilité de générer le même genre d'expression paradoxale que (A) :

(P) Je vous promets de ne jamais tenir mes promesses.

(O) Je vous ordonne de ne jamais obéir à aucun de mes ordres.

Selon la théorie des actes de langage, tout comme pour (A), (P) et (O) ne respecte pas les conditions essentielles de promesse et d'ordre. En effet, une expression est une promesse si et seulement si celui qui la prononce a l'intention sincère de se plier à l'obligation qui en découle. Or, si cette personne comprend bien le contenu de son expression, il comprendra que le sens même de cette expression implique la négation de cette condition. Il en va de même pour l'ordre.

Martinich tire la conclusion que les expressions semblables à (A), (P) et (O) ne sont pas potentiellement paradoxales en raison de la nature incertaine de la notion de vérité. L'absence de la notion de vérité dans (P) et (O) démontre que ce n'est pas elle qui est à

la source du paradoxe. L'auteur fonde son argument selon lequel le paradoxe du menteur n'est pas un paradoxe sémantique sur cette possibilité de constituer des paradoxes ayant la même structure sans impliquer la notion de vérité. Cependant, on pourrait très bien lui faire remarquer que la structure de tous les paradoxes pragmatiques implique la même notion sémantique d'auto-référentialité. Ne pas en tenir compte ne peut que miner la pertinence et la validité de la solution. Néanmoins, il faut tout de même souligner la simplicité et l'audacité de la solution pragmatique apportée par Martinich. Il s'agit simplement de restreindre sa force explicative au domaine pratique. Car ce n'est qu'en refusant de considérer ces expressions paradoxales comme des énoncés *bona fide* en vertu de principes édictés par une théorie pragmatique que l'auteur solutionne le paradoxe. Autrement, l'intégralité du problème de l'auto-référentialité demeure entier.

## **4. Graham Priest et la logique du paradoxe**

Le philosophe anglais, expatrié en Australie, Graham Priest présente une nouvelle façon de considérer les paradoxes logiques. Au lieu de les dissoudre ou de les contourner, comme Tarski l'a fait en restreignant la notion de vérité aux langages formels, et sans même tenter de les expliquer, l'auteur soutient que nous devrions les accepter et apprendre à vivre avec eux.

### **4.1. Pas de solution au paradoxe**

Priest montre que les paradoxes ne peuvent trouver de solution. En effet, il suppose qu'un paradoxe est un argument dont les prémisses apparaissent vraies mais dont la conclusion est fausse. Une solution en bonne et due forme devrait pouvoir nous dire quelle prémisse est fausse et pourquoi. Or, il soutient qu'aucune solution, au paradoxe du menteur par exemple, n'a été en mesure de la faire.

### **4.2. LA SOLUTION DE PRIEST**

La conclusion de Priest est de cesser de se creuser les méninges pour trouver une solution aux paradoxes et les accepter comme des faits bruts et inéluctables. Il suggère que nous adaptions notre logique bivalente classique pour intégrer une troisième valeur de vérité. Il y aurait donc des propositions vraies (et seulement vraies), des propositions fausses (et seulement fausses) et des propositions vraies et fausses à la fois.

### **4.3. Abandon de la logique classique**

Si nous acceptons de suivre l'auteur, nous devons nécessairement rompre avec le principe de non-contradiction. Cette énorme concession ne serait pas seulement motivée par le fait que les paradoxes soient demeurés sans solution. Priest présente des raisons théoriques selon lesquelles nous devrions accepter l'énonciation de paradoxes. La question demeure de déterminer si le jeu en vaut la chandelle. C'est-à-dire, par exemple, remettre en cause la notion de preuve mathématique.

### **4.4. Le problème des axiomes**

Priest développe son argumentation en confrontant la notion naïve de preuve avec le théorème d'incomplétude de Gödel. La preuve est la procédure par laquelle on vérifie la validité d'une proposition à partir d'autres assertions que l'on sait vraies. Or, il ne



s'agit pas d'une régression à l'infini. Le processus de preuve doit s'arrêter à une proposition ultime qui est, en principe, évidente par elle-même. Cette proposition est appelée axiome. Si une proposition n'est pas un axiome, elle est dérivée d'un axiome. Cette procédure peut être formalisée et, par le fait même, incorporer cette méthode naïve de preuve. Suivant le théorème d'incomplétude de Gödel, il y a des propositions qui ne sont ni prouvables ni réfutables (si l'ensemble des axiomes est décidable). Le problème soulevé par l'auteur est que des propositions non-prouvables puissent être posées comme « vraies ». En fait, elles sont logiquement prouvées par un raisonnement naïf sur la sémantique. Néanmoins, on peut croire que cette erreur est commise de bonne foi puisque ces axiomes non-démonstrables ne sont pas si évidents à débusquer dans un système formel (elles ne portent pas de marque sur la manche de leur chemise). Et, bien sûr, il y a aussi le problème de ces propositions établies comme vraies mais ne pouvant être prouvées dans le même système.

En argumentant en faveur de la fermeture sémantique (*semantic closure*), Graham Priest prétend pouvoir résoudre les problèmes occurrents dans les théories consistantes. Parce qu'une théorie sémantiquement close peut formuler sa propre syntaxe ainsi que sa propre sémantique. En arguant pour une théorie sémantiquement close, on échappe à Gödel en échange d'une théorie inconsistante.

Les inconsistances générées par la fermeture sémantique sont les antinomies sémantiques. Or, pour analyser ce que nous voulons analyser, la notion naïve de preuve, nous devons accepter la antinomies comme des faits de la vie (*facts of life*). Après tout, nous savons, après Tarski, que les langages naturels sont sémantiquement clos et qu'ils contiennent des paradoxes.

If we are to maintain the universality of everyday language in connection with semantical investigations, we must, to be consistent [sic!] admit into the language in addition to its sentences and other expressions, also the names of these sentences and expressions, and other expressions, also the names of these sentences and expressions, and sentences containing the names, as well as such semantic expressions as « true sentence », « name », « denote », etc. But it is presumably just this universality of everyday language which is the primary source of all semantic antinomies, like the antinomies of the liar and of heterological words.

(Tarski, 1944)

Priest souligne que, après tout, le travail du logicien est de construire le modèle mathématique des phénomènes naturels. Comme les phénomènes naturels se décrivent, s'analysent et sont pensés dans le langage naturel, son modèle inconsistant s'avère digne d'attention.

La suite de l'article montre comment manoeuvrer dans les systèmes contenant des contradictions. Cela implique d'abord un rejet des théories logiques classiques puisqu'elles refusent qu'une proposition soit à la fois vraie et fausse. La logique développée par Priest est inspirée de celle de Routley et Da Costa qui postulaient aussi une troisième valeur de vérité : ni vrai ni faux. À l'opposée, la logique du paradoxe possède trois valeurs de vérité : vrai (et toujours vrai), (faux et toujours faux), et vrai et faux à la fois. La conséquence principale de la logique du paradoxe est la fragilisation de certains principes de déduction. À cause de l'introduction d'une troisième valeur de vérité, nous devons accepter des inférences « quasi-valides ». Selon l'auteur, elles sont totalement satisfaisantes en autant que l'on se tienne à l'écart de propositions loufoques

comme « Cette phrase est fausse. » et « L'ensemble de Russell est membre de lui-même. ».

De la théorie de la logique du paradoxe (LP) suit que les règles classiques du raisonnement, comme le *modus ponens* et la *réduction par l'absurde*, sont seulement quasi-valides. Dans les faits, la LP nous permet l'utilisation de ces règles d'inférence en autant qu'aucune proposition paradoxale ne soit en jeu. Le problème est bien sûr que ces propositions paradoxales ne portent pas de pancarte pour nous avertir. Or, elles sont tout de même décelables lorsque nous rencontrons des énoncés dans un contexte flagrant d'auto-référentialité. Ainsi donc, l'auteur propose une maxime méthodologique (MM) : « Unless we have specific grounds for believing that paradoxical sentences are occurring in our argument, we can allow ourselves to use both valid and quasi-valid inferences » (Priest, 1979, p.235). Après tout, l'occurrence d'une contradiction est le signe que quelque chose ne tourne pas rond.

Une grave conséquence, donc une raison de s'opposer à la logique du paradoxe, est d'ordre épistémologique. Elle avance un nouvel argument en faveur de la faillibilité du raisonnement en général, et particulièrement de la faillibilité du raisonnement mathématique. Il y aura toujours, malgré nos précautions, un risque qu'un énoncé paradoxal se cache dans l'ensemble de notre corpus de connaissance. Bien sûr, cela a peu de probabilité de se produire, mais pour ceux qui connaissent quelque peu l'histoire des mathématiques, de telles situations n'ont rien de nouveau.

## 5. Conclusion

En dépit des développements prometteurs du traitement du paradoxe du menteur par la pragmatique et les dérives de la logique de la paraconsistance, il ne faut pas perdre de vue que le paradoxe du menteur est porteur d'une interrogation fondamentale sur la notion de vérité. En vérité, seul Tarski s'est positionné sur ce débat. Tout en reconnaissant l'existence de failles dans le concept de vérité (*truth gap*) pour le langage ordinaire, il s'en détourne pour porter tout son intérêt sur l'élaboration du concept de vérité pour les langages formels. Ce faisant il tourne le dos à une conception du langage comme médium universel en faveur du langage comme calcul (Hintikka, 1994). Hormis le fait qu'il n'y ait pas de menteur dans le langage comme *calculus ratiocinator*, ses conséquences épistémiques sont énormes. En fait, une conception du monde est en jeu. Celle de Frege, Russell, Wittgenstein et Carnap était celle d'un monde unitaire, le langage naturel en était le médium universel et la connaissance valide était garantie par une certaine *accointance* avec les faits physiques élémentaires. Par-delà une certaine métaphysique érigée en dogme par le Cercle de Vienne, leur discours s'efforçait de donner des réponses satisfaisants nos intuitions concernant la vérité tout en explorant les limites de la logique du langage ordinaire.

Nous jugeons qu'il est important de proposer une réponse satisfaisante au problème du paradoxe du menteur en adoptant la position du langage comme médium universel. Cette réponse sera satisfaisante seulement si elle prend le problème de l'auto-référentialité au sérieux. En substance, l'ampleur théorique d'une telle solution est remarquable. Elle proposerait une re-définition du concept de vérité tout en alimentant un débat vigoureux à propos des conséquences idéalistes d'un langage universel, ne pouvant référer directement aux objets du monde.

## Bibliographie

BURGE, Tyler (1979), *Semantical Paradox* In *The Journal of Philosophy* 76 In Robert L. MARTIN (Dir.), *Recent Essays on Truth and the Liar Paradox*, Oxford : Clarendon Press, 1984, pp. 83-117.

CARGILE, James (2006), *Logical Paradoxes* In Dale JACQUETTE, *A Companion to philosophical logic*, Malden : Blackwell publishing, pp. 105-114.

FEFERMAN, A.B. & FEFERMAN, S. (2004), *Alfred Tarski: Life and Logic*, Cambridge : Cambridge University Press.

HINTIKKA, Jaakko (1994), *La vérité est-elle ineffable ?* In J. HINTIKKA, *La vérité est-elle ineffable ?*, trad. de l'anglais par A. SOULEZ & F. SCHMITZ, Combas : Éditions de l'éclat, pp.9-47.

MARTINICH, A.P. (1983), *A Pragmatic Solution to the Liar Paradox* In *Philosophical Studies* 43, pp. 63-67.

PRIEST, Graham (1979), *The Logic of Paradox* In *Journal of Philosophical Logic* 8, pp.219-241.

RUSSELL, Bertrand (1905), *On Denoting* In A.P. MARTINICH & D. SOSA (Dir.), *Analytic Philosophy : An Anthology*, Malden : Blackwell publishing, 2001, pp. 32-40.

SHER, Gila (2006), *Truth, the Liar, and Tarski's Semantics* In Dale JACQUETTE, *A Companion to philosophical logic*, Malden : Blackwell publishing, pp. 145-163.

TARSKI, Alfred (1933), *The concept of truth in formalized languages*.

——— (1944), *The semantic conception of truth* In *Philosophy and Phenomenological Research*, 5, pp. 341-376.

*Épître à Tite*, chapitre 1, verset 12 In *La Bible*, traduction œcuménique.